

La perception de l'étranger au sein du nationalisme galicien

CAROLINE DOMINGUES
(*Université de Clermont-Ferrand*)

Résumé

La Galice, région espagnole située à l'extrême nord-ouest de la péninsule ibérique a, plus particulièrement depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, cultivé une identité qui la différencie de l'Espagne. En effet, selon les intellectuels galleguistas de la fin du XIX^e et début du XX^e siècles, leur région n'aurait rien en commun avec ce territoire étranger qu'est l'Espagne – et surtout son centre dominateur, la Castille – mais tout à partager avec le Nord du Portugal. Dans cet article, nous nous pencherons sur les arguments historiques, politiques, culturels et territoriaux de ces intellectuels qui voient dans la Castille l'étranger dominateur, envahisseur et corrompeur des mœurs et de la culture millénaire de ce territoire. Nous verrons quelles sont les conséquences, selon ces intellectuels, de cette « ingérence » étrangère sur le territoire galicien et comment le partage d'une même identité va générer des propositions ibéristes en faveur de la réunion de la Galice et de la région du Minho au Nord du Portugal.

Mots-clés : Galice, Castille, Identité, altérité.

Abstract

Galicia, Spanish region in the far northwest of the Iberian Peninsula has, especially since the second half of the nineteenth century, cultivated an identity that differentiates it from Spain. According to the galleguistas intellectuals of the late nineteenth and early twentieth centuries, their area would have nothing in common with the territory of Spain – and especially its dominant center, Castile – but all to share with the North of Portugal. In this article we will examine the historical, political and cultural arguments of those intellectuals who see in Castile a foreign ruler, invading and corrupting the morals and the ancient culture of this area. We will analyse what are the consequences, according to these intellectuals, of the « interference » in Galicia and their proposals for an Iberian meeting of Galicia and the portuguese region of Minho.

Keywords : Galice, Castile, Identity, alterity.

La volonté de se présenter comme un territoire étranger à l'Espagne et surtout à la Castille est à la base du nationalisme galicien. La Castille agit en effet comme le principal élément de négation et d'opposition dans la définition de l'identité galicienne. Il n'est que de citer le dessin d'Alfonso Castelao – l'une des grandes figures du nationalisme galicien – montrant un jeune garçon qui demande à un vieil homme, en lui indiquant depuis la rive de Tui celle de Valença do Minho : « Et ceux de la rive d'en face sont-ils plus étrangers que ceux de Madrid ? » Et le vieil homme de rester dubitatif. Le Portugal, pour sa part, est l'alter ego national, le miroir dans lequel les intellectuels croient reconnaître leur propre image. Le partage d'une identité commune luso-galicienne longtemps revendiquée s'appuie sur le rejet de la Castille. Entre la Galice et le nord du Portugal, le fleuve Miño ne représente qu'une frontière administrative mais en aucun cas identitaire, une frontière qui scinde un même territoire, un même peuple et un même paysage.

Dans cet article, nous nous pencherons sur les arguments raciaux – notamment le celtisme – historiques, culturels et territoriaux de ces intellectuels *galleguistas* qui voient dans la Castille l'étranger dominateur, envahisseur et corrupteur des mœurs et de la culture millénaire du territoire galicien. Nous verrons quelles sont les conséquences, selon ces intellectuels, de cette « ingérence » étrangère sur la Galice et la signification de ce discours identitaire.

Les théories raciales de la fin du XIX^e siècle et leur évolution au XX^e siècle

C'est au milieu du XIX^e siècle qu'une génération de jeunes universitaires dénonce le retard de la Galice et l'état déplorable de son agriculture. La revendication identitaire galicienne apparaît pour contester un rapport de domination et s'explique également par le sentiment d'infériorité qu'ont, durant des siècles, nourri les habitants de cette région à l'égard de la Castille. Le centralisme et le gouvernement sont perçus comme les principaux responsables. Cette prise de conscience identitaire prendra corps dans un mouvement politique, le « galleguisme ». Le mythe d'une Galice libre et différente était né.

Le régionalisme s'impose en Galice en même temps que la construction d'une histoire fondée sur l'origine celte des premiers peuples installés sur le territoire galicien. L'historien Vereá y Aguiar fut le premier qui introduisit les Celtes dans l'histoire de la Galice. Il

affirmait dans son *Historia de Galicia*, écrite en 1832, que cette région était le berceau originel des Celtes européens. Cette civilisation celtique digne, héroïque, croyante était celle qui, selon lui, constituait l'essence primitive du peuple galicien. Pour cet auteur, le celtisme représentait le noyau « racial » et culturel expliquant non seulement l'histoire de la Galice, mais également celle de l'ensemble des peuples celtiques de la Péninsule – galicien, basque et asturien – dont il fait l'apologie, soulignant leur résistance face à l'invasion romaine.

Mais l'une des Histoires de Galice qui marquera non seulement le régionalisme galicien du XIX^e siècle mais également le nationalisme du début du XX^e siècle est celle de Manuel Murguía. L'histoire et la « race » sont, pour cet auteur, les facteurs clés de l'identité de la Galice. Le noyau de cette nationalité est là encore la « race » celte qui se maintient, malgré toutes les interventions extérieures, et surtout malgré la romanisation. Manuel Murguía souligne également l'apport ethnico-culturel des Suèves d'origine aryenne. Par leur apport germanique, ces derniers menèrent à bien la reconstruction nationale en « revitalisant » le noyau celtique affaibli. Selon cet historien, la Galice retrouva l'indépendance perdue pendant la romanisation grâce à la consolidation d'une Monarchie suève, sous le gouvernement de laquelle elle fut, de nouveau, un « État indépendant ». Même après la disparition de cette Monarchie, la « race » et la civilisation avaient imprégné de telle façon la Galice qu'elle représentait un fondement ethnico-culturel définitif et ineffaçable. Selon l'historien Ramón Máiz, la romanisation est significativement sous-estimée chez Murguía, car elle viendrait faire obstacle à l'édification de sa mythologie aryenne¹.

À partir de Manuel Murguía, note le philosophe José Luis Barreiro Barreiro, l'histoire est bel et bien instrumentalisée politiquement en faveur du *galleguismo* : tout d'abord, les Celtes, qui appartiennent à la « race » aryenne, envahissent la Galice, formant une communauté avec une organisation et une culture propres. Cette communauté ethnique, forte et stable, peut intégrer ou incorporer des influences étrangères, comme les Phéniciens, les Grecs ou les Carthaginois. Ensuite, l'invasion romaine annihile la communauté gallego-celtique, intégrée en tant que province – la *Gallaecia* – dans l'Empire romain. Rome représente l'antithèse du peuple et de la culture galicienne. Mais le gallego-celte conserve toujours son identité et attend, en quelque sorte, le moment de sa libération. Enfin, la Galice

¹ Ramón MÁIZ, *A idea de nación*, Vigo, Ed. Xerais de Galicia, 1997, p. 209.

recupère son intégrité grâce aux Suèves – également celtes et aryens – qui envahissent la *Gallaecia* en battant les Romains².

De cette manière, la « race » devient le fondement indiscutable sur lequel se dresse l'identité ; elle construit la différence, fait fi des frontières, sépare le frère de l'étranger ; elle signale également l'ennemi séculaire, les Sémites, « races » inférieures mais dominatrices grâce à un État centralisé. « Pureté raciale », « races » supérieures et inférieures : les exemples de cette idéologie se multiplient dans tout le corpus de Murguía, marquant une volonté obsessionnelle de « prouver » la différence. Or, dans un contexte idéologique où l'origine raciale est un argument décisif pour justifier la nationalité, l'œuvre de Murguía acquiert une importance extraordinaire.

Alfonso Castelao, le grand idéologue du *galleguismo* au XX^e siècle, également parlementaire, médecin, peintre et écrivain, reprend le mythe celte dans sa pensée mais, en général, sans les théories sur la race de ses prédécesseurs. Pour lui, seule l'origine celte des premiers peuplements a eu une réelle influence dans la formation de l'identité galicienne. La dialectique propre/étranger, ami/ennemi ne se formule pas – ou beaucoup moins – chez Castelao, à la différence de Murguía ou de Risco, sur l'opposition raciale aryen/sémitique, mais sur le maintien d'une frontière culturelle par une série d'opposition Nord/Sud, Atlantique/Méditerranée, Europe/Afrique.

« La Galice a un caractère ethnique propre qui vient des peuplements celtes qui ont constitué sa première organisation territoriale [...] » explique-t-il. Pourtant Castelao n'évite pas la théorie raciale – même s'il s'en défend dans son livre : « Et si la race a été le déterminant du caractère homogène du peuple, [...] la Galice pouvait bien affronter avec la pureté de son caractère le métissage du reste de l'Espagne ». Il attribue ainsi au sang arabe « l'indiscipline, l'intolérance et l'intransigeance »³ des Espagnols.

De même la résistance à l'invasion romaine est l'un des éléments déterminants de la différence et l'une des conditions de la sauvegarde de l'identité. Car malgré des siècles de castillanisation, la Galice ne s'est jamais réellement assimilée : « la vie de la Galice a été

² José Luis BARREIRO BARREIRO, *Pensar en Galicia, Identidade na diferenca*, Sada, Ed. do Castro, 2001, p. 199.

³ Alfonso RODRÍGUEZ CASTELAO, *Sempre en Galiza*, Vigo, Editorial Galaxia, 2004, p. 544.

plus interne qu'externe, [...] elle ne s'est laissée ni conquérir, ni dominer et [...] elle ne fut ni conquérante, ni dominatrice. Son trait particulier est celui de la résistance »⁴.

Le mythe celte est donc le point de départ du processus de « reconstruction » nationale. Il fournit aux Galiciens une identité mais pas n'importe laquelle : une identité vigoureuse, supérieure, loin de toute marginalisation et pauvreté sociale, économique ou culturelle, une identité qui appartient au registre de l'imaginaire et de l'idéalisation. L'objectif poursuivi par les intellectuels est de doter la Galice d'une conscience historique et de renouer avec un passé supposé prestigieux. Pour ces théoriciens, il s'agit de lui rendre le ferment de son identité : l'appartenance au vaste peuple celte dont les racines sont éparpillées à travers les finistères européens. Cette appartenance offre à leur patrie une grandeur qui ne dépend plus de sa seule dimension géographique. En outre, le mythe celte fonde, chez Castelao, la réfutation de l'État centraliste et la nécessité d'un gouvernement autonome. Il regrette ainsi l'intervention castillane qui a détruit les fils reliant la Galice à l'ensemble des peuples celtiques : « La Galice a supporté en silence la politique castillane qui a rompu les relations que nous avons avec les Finistères atlantiques », affirme-t-il⁵ considérant l'État espagnol comme une superstructure artificielle, imposant en Galice la domination d'une ethnie étrangère. Or, d'après Branca Fernández Albalat, rédactrice d'une thèse sur la guerre et la religion dans la *Gallaecia* et la Lusitanie anciennes, la théorie d'un celtisme galicien fut avant tout une idée que développèrent quelques nationalistes qui tentaient de détacher la Galice du reste de l'État⁶.

En outre, le Portugal occupe chez les *galleguistas* une place prépondérante. Il agit comme un référent d'intégration, un alter ego national, avec qui il convient de reconstruire l'unité culturelle au sein d'une Confédération Ibérique. Si l'on reprend le dessin de Castelao et même si la légende du dessin n'est pas explicite puisque le vieil homme ne répond pas, le silence est éloquent : ceux de l'autre côté du Miño sont, naturellement, moins étrangers que ceux de Madrid, Madrid en tant que capitale de la Castille centralisatrice.

Cet ibérisme s'appuie sur l'existence d'une identité luso-galicienne dont le socle commun est l'histoire, celle qui lie le nord du Portugal et la Galice jusqu'aux premiers temps de la Reconquête alors même que la frontière de la *Gallaecia* atteignait le fleuve du

⁴ *Id.*, p. 318

⁵ *Id.*, p. 80-81.

⁶ Interview de Branca FERNÁNDEZ ALBALAT, *A Nosa Terra*, Vigo, 08/01/93, n°551, p. 24.

Douro, ainsi qu'une même géographie, un climat et un relief identiques. Le galicien et le portugais partagent également les mêmes racines puisque ces deux langues sont issues du galaico-portugais qui connut aux XIII^e et XIV^e siècles un rayonnement culturel important. Elles chantent la *saudade*, un sentiment qui, pour Alfonso Castela, est né lors de la séparation du Portugal et de la Galice et ne se guérira qu'au moment où Galiciens et Portugais se rejoindront en un même territoire. Car le Miño ne représente pas, pour lui, une cloison séparant les deux peuples et scindant leur culture commune mais plutôt un trait d'union.

Benito Vicetto et Manuel Murguía seront les deux historiens romantiques qui feront le plus d'allusions au Portugal. Dans plusieurs passages de son *Historia de Galicia*, Vicetto insiste sur l'importance qu'eut la formation du Royaume du Portugal dans l'évolution historique de la Galice qui, depuis, est devenue « excentrique » et regrette que la Galice *lucense* n'ait pas suivi les pas de la *bracarense* « parce que, argumente-t-il, aujourd'hui encore [...] les sympathies de tout bon Galicien tendent plus vers le Portugal que vers l'Espagne : au Portugal [se trouvent] nos frères, notre 'race', pas en Espagne qui nous rejette et que nous rejetons également »⁷. Vicetto estime que cette séparation fut une erreur historique car ces deux Galices partageaient « une même identité de race et d'histoire, de coutume et de langue, de monnaie, de poids et mesures, et beaucoup plus que les États de Navarre, d'Aragon, de Catalogne, etc. avec lesquels, jusqu'à aujourd'hui, elle a formé une nationalité réfractaire, une nationalité hétérogène, excentrée et impure »⁸. Il développa par conséquent dans ses écrits le caractère injuste d'une frontière administrative mais non identitaire.

Galice et Portugal ne sont donc pour ces intellectuels qu'une même communauté séparée par une frontière politique. Castela explique :

Il y a eu deux Galices, celle qui est partie et celle qui est restée, celle qui a rejoint la Castille et celle qui a engendré le Portugal, mais il est indubitable que les deux avaient un même mécanisme suève, [...], une même langue, un même art, une même culture, et une même âme patrie [...]; par conséquent la nation galicienne arrivait jusqu'au Douro, et tout chant qui s'appelle « galaico-portugais » est uniquement galicien⁹.

⁷ Benito VICETTO, art. cit. in Ramón VILLARES, *Figuras da nacións*, Vigo, Ed. Xerais de Galicia, 1997, p. 189.

⁸ Benito VICETTO, *Historia de Galicia*, Ferrol, Ed. Nicasio Taxonera, 1865-1874, 7 tomes, p. 136-137.

⁹ Alfonso CASTELAO, *Sempre en Galiza, op. cit.*, p. 346-347.

Un substrat ethnique, géographique, psychologique et culturel différent

Mais la différence avec le reste de l'Espagne n'est pas seulement ethnique, elle est aussi culturelle, spirituelle et géographique. En effet, pour Manuel Murguía, coutumes, superstitions, loi, langue, organisations sociale et familiale galiciennes portent toujours une inégalable empreinte germanique, nouvelle preuve de son efficacité malgré « l'agression » romaine. Murguía souligne, par exemple, le caractère doux et courageux des Galiciens, caractère reçu des Celtes, qui explique leur amour de la terre et leur sens du religieux. Il retrouve ces qualités dans des pays de même origine raciale, comme la Bretagne et l'Irlande¹⁰. « Et si la culture galicienne surgit de fonds primitifs et incorruptibles, comme celle de Bretagne en France et de l'Ecosse en Angleterre, on remarque bien dans l'âme de la Galice un raffinement européen, qui se dénote dans les traits de tolérance, de critique, d'humour, de réflexion et de prudence, qualité qui ne ressortent pas chez les peuples de langue castillane » résume Castelao¹¹.

Cette référence à l'Europe singularise la Galice au sein de l'Espagne. Manuel Murguía fut l'un des premiers à séparer l'Espagne « européenne » de l'Espagne « africaine » mettant en avant le caractère « insulaire » de la Galice sur le territoire espagnol. À l'instar de la Roumanie qui se définit dès la fin du XVIII^e siècle comme un « îlot de latinité dans l'espace slave »¹², la Galice se veut îlot celte, européen sur le territoire hispanique, dressant ainsi, par le discours, d'infranchissables barrières psychologiques. Il s'agit bien de deux civilisations qui s'opposent en tout. Et Castelao de s'appuyer sur l'épisode de la Reconquête :

La Reconquête doit être comprise comme une lutte entre deux civilisations, l'Espagne européenne et atlantique contre l'Espagne orientale et méditerranéenne, lutte des Galiciens et des Arabes. [...] Les écrivains arabes appelaient « Galiciens » leurs ennemis, et ils n'avaient pas tort car la Galice a été le moteur de la Reconquête, par instinct racial et dessein européen¹³.

Les théoriciens vont donc définir des aires de civilisation partageant une même identité. Pour le nationaliste Vicente Risco, il s'agit de substituer la civilisation atlantique à la civilisation méditerranéenne. « Notre destin futur, affirme-t-il, est de créer et d'imposer notre civilisation qui doit être la civilisation atlantique » ; « La mission historique de la

¹⁰ Ramón MÁIZ, *A idea de nación*, op. cit., p. 205.

¹¹ Alfonso CASTELAO, *Sempre en Galiza*, op. cit., p. 544.

¹² Anne-Marie THIESSE, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999, p. 95.

¹³ Alfonso CASTELAO, *Sempre en Galiza*, op. cit., p. 549.

Galice et du Portugal est d'opposer au méditerranéisme, l'atlantisme, formule de l'Ère future. Derrière nous, l'Espagne entière [est] jusqu'à aujourd'hui infestée de méditerranéisme » martèle Vicente Risco qui considère la ligne du Douro et de l'Èbre comme la ligne de division de l'Ibérie en deux aires ethnico-culturelles : « l'Euriberia » et « l'Afroiberia »¹⁴. Castelao décrit ainsi ce passage entre Méditerranée et Atlantique lors de son exil à la fin de la Guerre civile : « Notre bateau a laissé derrière le Déroit de Gibraltar, nous naviguons maintenant sur les eaux de l'Atlantique, et je me sens envahi par une sensation de liberté, en sortant de la Méditerranée »¹⁵.

Selon le géographe et galléguiste Ramón Otero Pedrayo, « La préhistoire découvre chaque jour la base raciale commune à tous ces peuples occidentaux. La cornemuse et la cape de paille, le régime ecclésiastique, l'organisation de la propriété, toute l'armature essentielle de la psychologie collective prouve le sentiment d'unité. Tous les Celtes sont passionnés par la terre et par la navigation. Les Celtes sont arrivés à une identité complète, la plus grande possible, avec leurs terres, sur lesquelles ils forment un tapis humain qui s'est adapté au tapis végétal »¹⁶. « Géographiquement ce sont des terres atlantiques, insulaires ou de caractère insulaire par rapport à leurs voisines » poursuit-il¹⁷.

Ces « frontières naturelles » entourent une unité paysagère bien identifiée ; pour Castelao, seule la région du Minho partage un même paysage, fruit d'une même civilisation :

Quand un Galicien entre dans les plaines de León ou de Zamora, il se sent en terre étrangère, envahi par la tristesse que produisent les déserts. Quand il entre dans les Asturies, il doit habituer son regard à un nouveau style de paysage. Mais quand il traverse la frontière portugaise, il se sent sur sa propre terre et ne donne aucun crédit aux procédés arbitraires de la politique¹⁸.

Le paysage est ainsi l'un des éléments clés de la différence, élément à partir duquel se développent une esthétique, une culture, une organisation politique, voire un caractère galicien identifiable et unique. De Manuel Murguía à Alfonso Castelao, le paysage galicien a valeur d'identification et de différenciation, identification avec les pays celtes et le nord du

¹⁴ Vicente RISCO, *Teoría do nacionalismo galego*, Santiago de Compostela, Ed. Sotelo Blanco, 2000, p. 32-33.

¹⁵ Alfonso CASTELAO, *Sempre en Galiza*, *op. cit.*, p. 527.

¹⁶ Ramón OTERO PEDRAYO, *Paisajes y Problemas Geográficos de Galicia*, Madrid, Biblioteca de Estudios Gallegos, 1928, p. 51.

¹⁷ *Id.*, p. 48.

¹⁸ Alfonso CASTELAO, *Sempre en Galiza*, *op. cit.*, p. 89-92.

Portugal, différenciation avec les sèches plaines castillanes. Ainsi, pour la poétesse Rosalía de Castro, la Galice est « la terre des sources claires et des fleuves murmurants, des fleurs et des bois ». Face à elle, « la Castille est un désert [...] oublié de la mer, sans arbre ni ombre, un véritable enfer »¹⁹. L'hostilité de la poétesse s'affirme aussi bien envers les Castillans (c'est l'exemple du poème « Castellanos de Castilla ») qu'envers le paysage qu'elle ne comprend pas. Dans le prologue de *Cantares Galegos*, Rosalía de Castro érige les paysages galiciens au rang d'idéaux, de modèles culturels et esthétiques. Après avoir stigmatisé ceux de la Manche et d'Estrémadure, d'Alicante ou de Murcie, faits de champs monotones « attristant l'esprit », elle décrit les joyaux du paysage galicien, ces éléments du quotidien qui font de son pays, l'un « des plus enchanteurs de la terre »²⁰.

« La Terre galicienne est unique et différente du reste de l'Espagne » affirme Castelao²¹. Et de résumer ainsi l'unicité du territoire galicien : « La Galice est une unité territoriale, de forme et de couleur, parfaitement différenciée du reste de l'Espagne »²². Un territoire espagnol qui, pour Castelao, n'est que repoussoir ; alors qu'il longe les côtes méditerranéennes pendant son exil durant la Guerre civile, il écrit : « La présence des côtes méridionales de l'Espagne ne sont pas pour séduire un patriote galicien parce que nous y découvrons la physionomie d'un État maure, très distant de notre Patrie »²³. Castelao oppose à son tour la Galice au reste de l'Espagne, de par sa seule beauté. Face à une terre galicienne féconde, riche de paysages verdoyants, s'élèvent « les plaines désertes, desséchées et chauves de la Meseta »²⁴. Au milieu du désert castillan, les villes, chaos urbain et agité, s'opposent à une campagne galicienne seule dépositaire des essences éternelles. Parcourant le territoire galicien, Castelao constate « ce qui, pour nous signifia et signifie l'État espagnol né en Castille », et de citer des montagnes peuplées auparavant d'arbres et devenues par les décisions castillanes, entièrement « chauves » souffrant d'une « stérilité maudite » alors qu'elles pouvaient, au contraire, constituer une « source de richesse ». « Dans ces montagnes, résume le théoricien, est présent l'idéal dévastateur de la Castille, ennemi des

¹⁹ Ricardo NAVAS RUIZ, « El segador gallego : de Goya a Rosalía », *Actas do Congreso Internacional de Estudos sobre Rosalía de Castro e o su tempo*, Tomo II, Universidade de Santiago de Compostela, 1985.

²⁰ Rosalía DE CASTRO, *Cantares Galegos*, Vigo, Ed. Caixa Ourense, 1986, p. 13.

²¹ Alfonso Castelao, *Sempre en Galiza*, op. cit., p. 543.

²² *Id.*, p. 89-92.

²³ *Ibid.*, p. 527.

²⁴ *Ibid.*, p. 347-349.

arbres et des oiseaux »²⁵ ; ce pouvoir néfaste, cette main castillane étrangère et diabolique est venue appauvrir et dessécher le paysage galicien : « il n'est donc pas nécessaire de sortir de Galice pour voir la Castille et pour comprendre le mal que celle-ci a causé à l'Espagne dans le processus d'unification nationale », résume Castelao²⁶. Mais « quel que soit le pouvoir de l'État centraliste, il était impuissant à transformer notre territoire en plaine castillane²⁷ », symbole pour Castelao de laideur, fadeur et infertilité.

Chez Castelao comme chez Rosalía de Castro, les éléments du paysage s'animent tous et convoquent chacun une part de beauté et d'idéal au service du seul territoire galicien. Pour Rosalía de Castro, le noble chêne galicien s'oppose aux chênes verts castillans, « sombres austères, torves et présentant une gamme chromatique froide et triste »²⁸. Dans un chapitre de *Sempre en Galiza*, Castelao décrit un séjour dans la proche Estrémadure : à la sécheresse, à l'impression d'étouffement et de mollesse, il oppose les éléments du paysage galicien : « l'ombre fraîche des chênaies de Lalín », « les pinèdes de la côte de Noia », « la fraîcheur de ma mer de Rianxo », « la source chantante da Estrada », « l'air pur de Curtis » et, à cette seule évocation, il se sent « plus fort »²⁹. Ainsi chaque élément du paysage sert autant à définir qu'à opposer. Le processus identitaire est ainsi en marche : l'identité « s'accroche » à des éléments peu spectaculaires, mais bien identifiés et répétés ; ces mêmes éléments viennent s'opposer à ce que l'on peut rencontrer de l'autre côté de la « frontière ». Car c'est bien de frontière identitaire qu'il s'agit ici.

Quant à l'organisation du territoire, Castelao définit le ruralisme comme mode d'installation naturelle des Galiciens en opposition claire à l'urbanité : « en Galice, il est facile d'observer que la population est distribuée suivant un désordre naturel, comme dans les pays celtes, et en évident contraste avec les modes de regroupement social en Castille et dans le reste des régions espagnoles »³⁰. Mais surtout, il voit une différence de taille entre la Galice et le reste du pays : « L'Espagne, en général, est un pays de latifundios ; la Galice est un pays de *minifundios*. La solution du problème de la terre en Espagne est dans le collectivisme ; en Galice, elle est dans le coopérativisme. Le pays qui intéresse l'Espagne en

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 89-92

²⁸ Pilar G. SUELTO DE SAENZ, « Rosalía de Castro, anticipación del 98 », *Actas do Congreso Internacional de Estudos sobre Rosalía de Castro e o su tempo*, op. cit.

²⁹ Alfonso CASTELAO, *Sempre en Galiza*, op. cit., p. 68-69.

³⁰ *Id.*, p. 251-252.

tant que modèle est peut-être la Russie. Celui qui intéresse la Galice est peut-être le Danemark. Voilà une preuve de différenciation galicienne »³¹.

Ainsi, l'attachement et la fascination à la terre opposent les Galiciens, contemplatifs et vouant un culte à la nature, à des Castillans préférant une religion décharnée et vide de contenus terrestres. « Si nous voulons différencier l'esprit galicien de l'esprit castillan, nous dirons qu'ils sont représentés dans les légendes de Don Ero et du père Navarrete. Nous sommes le religieux qui est resté en extase devant le chant d'un oiseau ; eux sont le religieux qui a demandé aux oiseaux de se taire pour pouvoir méditer » résume Castelao³².

Par conséquent, le poète, l'artiste – peintre ou sculpteur – se nourrit du paysage, voire d'une atmosphère galicienne spécifique recherchée dans le climat, la lumière et les éléments naturels. Dans son ouvrage *Teoría do nacionalismo galego*, Vicente Risco³³ s'appuie sur la géographie et la « race » pour déterminer l'existence d'un art galicien, art qui s'inscrit lui aussi dans l'universel : « Nous les Galiciens, nous ressentons profondément la beauté de notre terre, et ce sentiment crée en nous l'amour du paysage, de la Nature qui distingue nos artistes des artistes ibères »³⁴. Selon Luis Seoane, peintre et critique, la couleur, les nuances lient les artistes galiciens aux autres pays européens de l'Atlantique Nord. Luis Seoane se réfère à l'importance de la situation géographique galicienne face à l'océan et à l'analogie avec l'ensemble des pays baignés par l'Atlantique formant, selon l'artiste galicien, une ligne romantique bien singulière et qui aurait contribué à façonner une esthétique bien particulière appelée « l'esthétique du granit »³⁵. Selon lui, la peinture galicienne appartient au courant d'une peinture européenne qui, tout au long de la côte atlantique, expose une ligne romantique, non classique s'obstinant à « comprendre le mystère de l'homme et de la nature »³⁶.

Il n'est pas possible de nier la différenciation psychologique de la Galice, explique Castelao. Notre Terre différente crée des habitudes particulières de vie, qui se manifeste à chaque époque sous des formes autochtones de culture. [...] Dans la culture galleguiste des *castros* [...] apparaît un art propre, avec des symboles

³¹ *Ibid*, p. 93.

³² *Ibid*, p. 438-439.

³³ Vicente RISCO, *Teoría do nacionalismo galego*, *op. cit.*, p. 31.

³⁴ Xavier SEOANE, *Reto ou Rendición*, A Coruña, Edicions do Castro, 1988, p. 163.

³⁵ Luis SEOANE, *Textos encol da arte galega*, Madrid, Ed. Brais Pinto, 1979, p. 10.

³⁶ *Id.*, p. 18.

religieux qui font supposer l'existence de cultes particuliers et communs à toute la Galice³⁷.

C'est bien la religion qui, cette fois, fait la différence avec la Castille, une religion à l'origine panthéiste que Castelao présente ainsi : « La Galice a embrassé le christianisme de Priscillien pendant plus de 100 ans et aujourd'hui encore, il bout dans le fond de l'âme galicienne ; mais la conscience mystique de la Galice s'est laissée vaincre par l'intransigeance ibère »³⁸. Et Castelao poursuit : « Le priscillianisme a planté ses racines si profondément dans l'âme mystique de la Galice que, malgré les réprimandes des curés, notre peuple des campagnes est toujours hétérodoxe. Nous avons donc une unité religieuse avec des caractéristiques qui survivent aujourd'hui encore »³⁹. « En vérité, les limites spirituelles de la Galice ressemble en tout aux murailles romaines de Lugo », conclut-il⁴⁰.

Une religion qui partage, selon Joaquim de Carvalho et Camilo José Cela, les mêmes traits que la portugaise, une forme de « religiosité celtique ». En elle, expliquent les deux auteurs, « palpite et vit encore un certain naturalisme qui a beaucoup de païen et de panthéiste. Il y a ici toujours latent une certaine religiosité païenne, différente de la religiosité castillane, qui nous rappelle assez celle des peuples sémites »⁴¹.

Si la forme religieuse est partagée avec le Portugal, l'un des signes différentiels commun avec ce seul peuple, signe parmi les plus cités de la psychologie galicienne et portugaise est la *saudade*. « Ce mot est connu des Espagnols, explique Castelao ; mais nous seuls savons ce qu'il signifie. Ce sens, personne n'est arrivé à l'exprimer ; ni même Rosalía de Castro, qui fut le corps même de la *saudade*. Mais la *saudade* existe et marche toujours dans nos pas »⁴². Selon Joaquim de Carvalho et Camilo José Cela, le terme *saudade* n'est employé que dans le Nord-ouest de la Péninsule, entre Douro et Miño et en Galice et non pas dans une autre région péninsulaire ou de parler roman⁴³.

³⁷ Alfonso CASTELAO, *Sempre en Galiza, op. cit.*, p. 96-97.

³⁸ *Id.*, p. 80-81.

³⁹ Alfonso CASTELAO, *Sempre en Galiza, op. cit.*, p. 96-97.

⁴⁰ *Id.*, p. 334.

⁴¹ Joaquim DE CARVALHO, Camilo José CELA, *Da alma portuguesa, Da alma galega*, Edições do Tâmega, Amarante, 1995, p. 17.

⁴² Alfonso CASTELAO, *Sempre en Galiza, op. cit.*, p. 98-99.

⁴³ Joaquim DE CARVALHO, Camilo José CELA, *Da alma portuguesa, Da alma galega, op. cit.*, p. 55.

Conclusion

L'identification de l'étranger – le Castillan – va donc créer une solidarité nationale fondée sur une ascendance celtique commune. L'ennemi, explique Ramón Máiz, devient le point de référence de la communauté qui va s'unir dans la lutte, non pas à cause de l'identité celtique partagée, mais en raison de la présence de cet ennemi commun. L'Autre, en tant qu'ethnie d'opposition, est stigmatisé et servira dans le discours nationaliste de « repoussoir » ; car cet Autre est indispensable à la cohérence identitaire.

Dans *Nazonalismo Galego* Vicente Barros écrit : « Nous savons bien que la domination espagnole en terre galicienne se terminera, non pas le jour où nous expulserons de notre sol ses gouverneurs, ses gardes civils ou son armée, mais quand nous introduirons sans le cœur des Galiciens, le dénigrant, indigne et honteux sentiment d'espagnolité »⁴⁴.

⁴⁴ Vicente Barros, *Nazonalismo Galego*, Buenos Aires, Ed. Losada, 1973, p. 45.